

— (...) Je suis lasse d'être une hypocrite ; en faisant ce qui
sauve les autres, je me déteste et je me damne. En un mot,
madame, je ne connais de véritables religieuses que celles qui
sont retenues ici par leur goût pour la retraite, et qui y resteraient
5 quand elles n'auraient autour d'elles ni grilles, ni murailles qui
les retinssent. Il s'en manque¹ bien que je sois de ce nombre : mon
corps est ici, mais mon cœur n'y est pas ; il est au dehors : et s'il
fallait opter entre la mort et la clôture perpétuelle, je ne
balancerais pas à mourir. Voilà mes sentiments.

10 — Quoi ! vous quitterez sans remords ce voile, ces
vêtements qui vous ont consacrée à Jésus-Christ ?

— Oui, madame, parce que je les ai pris sans réflexion et
sans liberté... »

Je lui répondis avec bien de la modération, car ce n'était
15 pas là ce que mon cœur me suggérait ; il me disait : « Oh ! que ne
suis-je au moment où je pourrai les déchirer et les jeter loin de
moi !... »

Cependant ma réponse l'atterra ; elle pâlit, elle voulut
encore parler ; mais ses lèvres tremblaient ; elle ne savait pas trop
20 ce qu'elle avait encore à me dire. Je me promenais à grands pas
dans ma cellule, et elle s'écriait :

« Ô mon Dieu ! que diront nos sœurs ? Jésus, jetez sur elle
un regard de pitié ! Sœur Sainte-Suzanne !

— Madame ?

25 — C'est donc un parti pris ? Vous voulez nous déshonorer,
nous rendre et devenir la fable publique, vous perdre !

— Je veux sortir d'ici.

— Mais si ce n'est que la maison qui vous déplaît...

— C'est la maison, c'est mon état, c'est la religion ; je ne
30 veux être renfermée ni ici ni ailleurs.

¹ Faut

— Mon enfant, vous êtes possédée du démon ; c'est lui qui vous agite, qui vous fait parler, qui vous transporte ; rien n'est plus vrai : voyez dans quel état vous êtes ! »

35 En effet, je jetai les yeux sur moi, et je vis que ma robe était en désordre, que ma guimpe² s'était tournée presque sens devant derrière, et que mon voile était tombé sur mes épaules. J'étais ennuyée des propos de cette méchante supérieure qui n'avait avec moi qu'un ton radouci et faux ; et je lui dis avec dépit :

40 « Non, madame, non, je ne veux plus de ce vêtement, je n'en veux plus... »

Cependant je tâchais de rajuster mon voile ; mes mains tremblaient ; et plus je m'efforçais à l'arranger, plus je le dérangeais : impatientée, je le saisis avec violence, je l'arrachai, je le jetai par terre, et je restai devant ma supérieure, le front ceint
45 d'un bandeau, et la tête échevelée. Cependant elle, incertaine si elle devait rester, allait et venait en disant :

« Ô Jésus ! elle est possédée ; rien n'est plus vrai, elle est possédée... »

Extrait de *La Religieuse*, de Denis Diderot.

² Coiffe des religieuses.